

L'irrecevable don



Robert (Alexandre von Sivers) et Katherine (Valérie Marchant) traduisent magnifiquement la douleur du génie qui hésite entre transmission, transgression et abdication.

(Photo Daniel Locusi)

Dans le décor de Marcos Vinals Bassols, les plans euclidiens s'emmêlent les parallèles. Ainsi font les neurones de Robert (Alexandre von Sivers), mathématicien génial dont le cerveau est devenu de la sauce blanche. Comme dirait Boris Vian.

Le génie forçant sur le mécanisme a-t-il dérégulé le système jusqu'à le rendre chaotique? Il avait vingt-cinq ans lorsque les premiers symptômes sont apparus. Son extra-sensibilité aux chiffres lui permettait de décrypter les nombres inscrits dans les nervures des feuilles, les ronds de vapeurs, les résultats de boxe... «Le Nombre est dans

tout» pressentait déjà Pythagore, pour qui le monde n'était qu'harmonie et belle ordonnance.

Ce soir, Catherine (Valérie Marchant) a vingt-cinq ans à son tour et les nombres premiers n'ont plus de secret pour elle depuis l'enfance. Fermat n'a qu'à bien se tenir. Mais ses dons ne cachent-ils pas quelque chose qu'elle connaît trop bien pour avoir vu son père dérailler et sombrer?

Ne vous y trompez pas, David Auburn est adepte du gai savoir et sa pièce, pour intelligente qu'elle soit, ne fraye pas avec le dramatique. C'est de la vie qu'il nous parle, de ses appétits intellectuels et charnels, de l'envie de repousser toutes les limites. Mais si l'esprit s'emballa, le corps aimerait tant rester douillettement dans la norme, plus facile à vivre. Entre le père et sa fille, il y a une grande tendresse, une grande complicité que les deux comédiens excellent à faire passer, sans démonstration. Suivant en

cela leurs personnages qui passent directement de l'hypothèse à la résolution sans s'encroûter d'intermédiaire. Ils vont très vite, voilà pourquoi la solitude les guette, les autres les comprenant si mal.

Valérie Marchant est bouleversante en jeune albatros empétré dans des ailes trop grandes pour lui. Elle avale le rôle avec une aisance dans les ruptures de ton et une sobriété, une intériorité magnifiques. Le metteur en scène Jonathan Fox traduit le juste équilibre entre réalisme, allégorie, intérieur de tête, tout en gardant une distance qui ne tranche ni ne juge. Nous sommes là entre les cas vécus de mathématiciens géniaux jusqu'au handicap et *Un tramway nommé désir* de Tennessee Williams, quand le fantasme, l'envers du monde, pénètre l'endroit où sont restés Claire (Isabelle Defossé), l'autre fille, et l'aspirant prof de math (Philippe Allard). La première compense son incompréhension

pour la marginalité et la différence par une profusion de banalité et d'encadrement, que rend pathétiquement drôle la comédienne. Quoi que joue Isabelle Defossé, elle a toujours l'art d'être très précisément dans le bon. On retrouve avec plaisir Philippe Allard, plein de charme et d'ambiguïté dans ce rôle de type sincèrement admiratif et légèrement jaloux chez qui on entrevoit déjà l'aigreur du futur raté. Enfin, raté, tout est relatif. C'est bien ce que nous dit cette pièce qui reçu à sa création le prix Pulitzer 2001. Elle qui retisse les liens entre le quotidien et l'exception laisse entrevoir que rien n'est simple, que plus on sait, plus cela se complique et que la connaissance est tout sauf confortable. Ce n'est pas une raison pour s'en passer, d'autant moins si elle inspire des spectacles réjouissants comme celui-ci!

SOPHIE CREUZ

Au Rideau de Bruxelles jusqu'au 10 octobre à 20 h 15.